

## Marcel Bénabou ou le *gay sçavoir*

par Jacques Adam

« Céder l'initiative aux mots », c'est sur ce précepte mallarméen que se règle Marcel Bénabou, et l'on comprendra que ce cousinage avec la psychanalyse ne peut que venir attiser la curiosité de ceux qui viendront l'entendre lors de nos Journées sur la parole et l'écrit. Mais qui donc est Marcel Bénabou ?

Il parle, il écrit, certes, mais que connaît-on de cet éminent universitaire, professeur émérite d'histoire romaine, auteur d'une thèse mémorable qui témoigne de sa grande culture plongeant ses racines dans le patrimoine de l'Antiquité occidentale et dans sa familiarité avec les langues de nos origines et l'origine de nos langues ? Sa thèse n'est sans doute pas aussi célèbre que celle qu'était censée préparer Agnès Jaoui dans *On connaît la chanson* d'Alain Resnais (*Les Chevaliers-paysans de l'an Mil au lac de Paladru*), mais elle a su attirer l'attention du docteur Lacan qui, à l'énoncé de son titre (*La Résistance africaine à la romanisation*), l'encouragea avec cette remarque : « Ah, oui, la résistance ! Voyez-vous, pour nous aussi, tout est là. » Bénabou s'en tint là et, zappant l'épreuve de l'expérience analytique, préféra alors se consacrer à l'amour des mots et en quelque sorte à faire tenir dans l'expérience de l'écriture tout ce que cette « résistance » contenait de promesse d'accouchement d'une œuvre qui compte maintenant une très sérieuse consistance. Car si Marcel Bénabou n'est pas lacanien, au moins est-il, mais qui l'ignore, oulipien. Un cousin, en somme, qui, dans son rapport de longue date avec les lacaniens, en partage certaines des questions les plus cruciales sur ce qu'est le rapport à la parole, au langage et à l'écriture.

Dans le sillage de Raymond Queneau et la fraternité de Georges Perec, le secrétaire définitivement provisoire de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle) Marcel Bénabou s'est d'abord fait remarquer

par un livre devenu livre culte de la littérature contemporaine : *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*. Provocation, direz-vous (mais que dire aussi de cet autre ouvrage : *Jette ce livre avant qu'il soit trop tard*). Pas du tout, il s'agit du témoignage ludique, très sérieusement ludique, comme peuvent l'être les œuvres authentiquement oulipiennes, de ce qu'est l'acte d'écrire. L'Oulipo, on le sait, s'amuse avec les mots, Marcel Bénabou « pratique » l'anagramme avec la même aisance avec laquelle Perec pratiquait le palindrome et le lipogramme (*La Disparition*). Mais ce dont il s'agit derrière ces jeux de mots qui sont tout sauf des amuse-gueules pour apéritifs littéraires branchés, c'est de l'invention en live de l'écriture grâce aux contraintes continuellement renouvelées que l'auteur pratique pour féconder son acte créateur. Pas si facile ! Et c'est avec cette difficulté de ce que c'est qu'écrire que Marcel Bénabou excelle. En se frayant un chemin dans l'exploration systématique des potentialités de la langue, Bénabou cultive le paradoxe, celui de l'auteur qui n'a écrit aucun de ses livres, c'est-à-dire de celui qui met l'incapacité d'écrire au service de l'écriture. (« Écrire qu'on voudrait écrire, c'est déjà écrire. Écrire qu'on ne peut écrire, c'est encore écrire » ; mais oui, c'est bien cela que Marcel Bénabou, en écrivant, a « écrit ». Cela n'est pas un tour de passe-passe, c'est la manière de franchir son Rubicon.) C'est cela le paradoxe banobolien, que son ami Jacques Roubaud appelle aussi « bénaboulique »...

Alors, avec quoi écrit-il, ce drôle d'écrivain, vous direz-vous ? Il explique : avec les débris, avec les restes de ce qui n'a pas encore servi à faire œuvre et qu'il s'agit de mettre en ordre (« lie tes ratures ») dans une logique de contraintes choisies ou mieux même inventées, renouvelées. Et pour rejoindre la préoccupation cabaliste qui connaît et entretient l'art du *Witz* sans lequel le mot n'est qu'un plat pays où s'élève l'ennui d'un langage cuit (Desnos) et recuit, Bénabou s'émerveille et se met dans le sillage de cette pratique féconde de l'anagramme : *Bêreshit* (« Au commencement ») devenant *Bêshêrit*, qui veut dire « Avec des restes ». « Avec des restes, Dieu créa le ciel et la terre » ! *Fiat* (de) *lux(e)* ! Le tour est joué, l'écrivain, loin d'être l'étron de son fantasme, n'est pas l'angoissé de la page blanche, et il peut se payer le luxe d'être celui qui sait « faire de la pierre de rebut la clé de voûte de l'entreprise de langage ». Pas à la portée de tout le monde.

Oui, c'est bien avec des restes que Marcel Bénabou écrit, mais c'est un art d'accommoder les restes en le calant sur « l'esthétique du manque », comme le formule son ami Perec à propos de *La Disparition*. L'écriture devient l'art de la lettre-déchet. C'est la *litter* joycienne qui retourne, qui revient en *letter* (*retornos*). Ainsi, à cet égard, et de son aveu même, Bénabou ne craint rien de la « poubellication ». *Verba volant, scripta manent* ! Bien sûr que non ! Il sait, comme Lacan, que c'est la parole qui reste, car elle est parole donnée, et qu'elle engage nos actes... et en particulier celui d'écrire. En effet, dans une oblique toute de surprise, Bénabou se décale en spirale de sa bénaboulie pour rejoindre l'art que la lettre commande, celui d'un réel de l'écriture qui laisse le semblant à la porte, loin des affres de l'impossible qui, poussé dans ses retranchements par l'exercice savant de la contrainte, permet de passer de l'impuissance d'écrire à l'impatience d'écrire. Pari réussi.

Ainsi, la réussite de cette sorte d'écrivain qui pratique cette sorte d'écriture, c'est d'élever la rature à la dignité de l'art. Le « non-livre, bien réel » qu'est *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres* est donc bien ce livre qui « n'a pas pour fonction de redoubler le réel, mais de le continuer par d'autres moyens ». Ah, le réel ! comment s'en préoccupe-t-on quand il s'agit de la parole et de l'écrit. Lucide, Marcel Bénabou, qui n'a jamais confondu les choses avec leur nom (cf. son *Petit supplément au Cratyle*, La Bibliothèque oulipienne, n° 136), connaît fort bien l'approche lacanienne de la structure de fiction propre à la vérité et sait que, pour écrire, il faut « arriver à faire exister fictivement des livres qui n'existent pas vraiment et, par là, donner une existence réelle au livre qui traite de ces livres fictifs ». Une ruse avec la langue. Où l'auteur, car il en est toujours un derrière la lettre, le mot, la rime qui commandent, mais auxquels on revient toujours comme on revient aux sources de la raison pure mathématique et au fondement premier de la poésie – où l'auteur, donc, trouve son *clinamen* entre l'impossible à écrire et l'impossible à dire. Une sorte de mesure de l'objet-cause du désir de l'écrivain. Dont nous attendons, nous qui ne jurons que par le désir de l'analyste, que Marcel Bénabou nous parle, d'entre les mêmes repères qu'on sait être ceux de Lacan aussi bien, entre Rabelais et Mallarmé. Et dans le ton des Roussel, Brisset, Desnos, Allais, Leiris, Jarry, Lewis Carroll, etc.

***Repères (partiels)***

*La Résistance africaine à la romanisation*, Maspéro, 1976, rééd. La Découverte, 2005.

*Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, Hachette, 1986, rééd. Seuil, 2010.

*Jette ce livre avant qu'il soit trop tard*, Seghers, 1992.

*Jacob, Ménaïhem et Mimoun. Une épopée familiale*, Seuil, 1995.

*Résidence d'hiver*, Le Verger, 2001.

*L'Appentis revisité*, Berg International, 2003.

Avec Georges Perec, *Presbytères et prolétaires*, 1989, Cahiers Georges Perec 3, Limon éd.

Avec Jacques Jouet, Harry Mathews et Jacques Roubaud, *Un art simple et tout d'exécution*, Circé, 2001.

Avec Yan Pélissier, Laurent Cornaz et Dominique de Liège, *789 néologismes de Jacques Lacan*, Epel, 2002.

Avec Jacques Adam, Laurent Cornaz, Dominique de Liège et Yves Pélissier, Exposition « Marco Decorpeliada, schizomètres », La Maison rouge, Fondation Antoine de Galbert, février-mai 2010.

Ouvrages collectifs de l'Oulipo : *La Littérature potentielle*, Gallimard-Folio, 1999 ; *Atlas de littérature potentielle*, Gallimard-Folio, 1995 ; *La Bibliothèque oulipienne*, volumes 1 à 3, Seghers, 1990 ; volumes 4 à 7, Le Castor astral, 1997-2010.

Lectures publiques de l'Oulipo, un jeudi par mois, à la BNF, Paris. À Bourges, atelier d'écriture, chaque année, en juillet. À Rennes, 50<sup>e</sup> anniversaire de l'Oulipo, expositions, rencontres, lectures, conférences du 8 octobre 2010 au 2 janvier 2011. Renseignements sur [www.ouliipo.net](http://www.ouliipo.net).